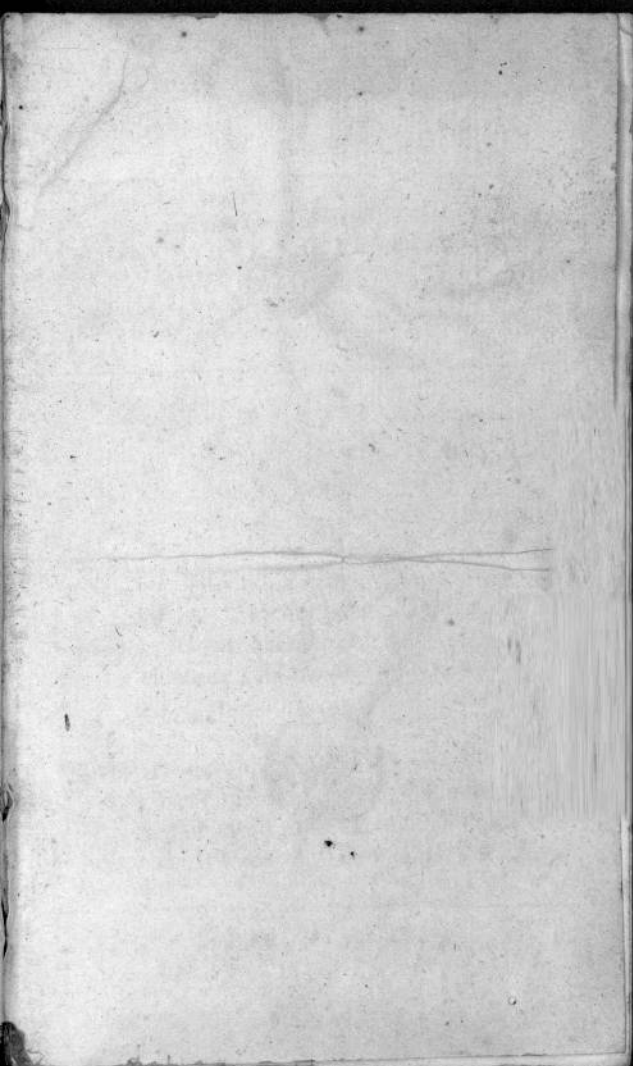


2 Fig



En 1621, il parut à Toulouse un livre intitulé : *Guillelmi Ader medici enarrationes, de ægrotis et morbis in Evangelio*. Dans ce livre, l'auteur, ayant examiné la question de savoir si l'on aurait pu guérir par l'art de la médecine les malades que Jésus-Christ guérissait par miracle, cherche à prouver que ces miracles sont d'autant plus merveilleux, que les maladies qu'il s'agissait de guérir étaient toutes incurables. Il paraît que Guillaume Ader n'avait fait ce livre que pour donner le change au public, et ne pas faire croire qu'il était l'auteur d'un autre ouvrage publié auparavant et où il avait soutenu que toutes les maladies dont il est parlé dans l'Evangile pouvaient être guéries naturellement, en observant les règles d'Hippocrate et de Galien. Mais, ses amis lui ayant fait observer que l'auteur d'un pareil livre sentait quelque peu le roussi, il jugea fort à propos de chanter la palinodie.

DOCTRINE

NOUVELLE

DE LA POUDRE

Vitriolique de Sympathie
pour les playes.*CONTENANT DES PRINCIPES
faciles & nouveaux, pour expli-
quer sans peine les qualitez ocultes.*Avec des experiances en forme de Dia-
logue, qui éclairciront curieusement
beaucoup de difficultez.*Par MATHIAS HYAR Docteur
en Medecine.*

A TOLOUSE,

Par PIERRE REY Imprimeur, proche
les Religieux de S. Orens.

M. DC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilege.

BOGOTIN

NOUVELLE

DE LA NOUVELLE

pour les pays

CONSTITUTIONNELS

par M. de ...

pour les ...

pour les ...

pour les ...

pour les ...

pour les ...

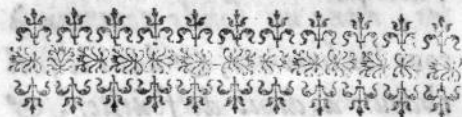
pour les ...

pour les ...

pour les ...

pour les ...





A MONSEIGNEUR
MESSIRE

G A S P A R D
D E F I E U B E T

~~CONSEILLER DE~~
en ses Conseils ; & Premier
President au Parlement de
Tolose.



MONSEIGNEUR,

*J'ose presenter à Votre
Grandeur quelques merveil-*

^{hommes} EPISTRE.
les, dans un fonds commun à
tous les hommes, & dans lequel
chacun a droit de foûiller, &
prendre ce que bon luy semble
d'un tresor inépuisable, gardé
seulement par les tenebres qui
l'envelopent, & réservé uni-
quement pour vos semblables,
c'est à dire, pour les sages.

Dieu tira, quand il luy pleût,
du sein sterile du neant, cette
admirable variété de creatures
dont l'Univers est composé, qui
nous découvre également l'étan-
duë de sa puissance, & la pro-
fondeur de sa sagesse. Il se con-
gratula le premier de cét ouvra-
ge, & sans se flâter, prononça
qu'il étoit parfait & accompli.

La Nature est, sans doute,

EPISTRE.

assortie de mille pieces heureusement rapportées, unies sans confusion, éloignées sans division, grandes sans excez, ou petites sans defect. Entre tant de choses, quelques-unes paroissent à nos sens disproportionnées, mais cette disproportion est si justement nombrée, pesée & mesurée, qu'elle en fait toute la beauté.

L'Esprit Divin répandu dans la masse du monde, y forme une harmonie, qui par autant de voix qu'il y a d'Estres, chante incessamment l'excellance & la gloire de son ouvrier. Les moindres choses, qui sont parties de ses mains, portent un caractère de sa bonté, & servent à l'hom-

EPISTRE.

me, pour se conserver, ou pour se rétablir dans le temperamēt nécessaire à sa vie, & à sa santé.

Le Vitriol que je Vous présente, MONSEIGNEUR, possède éminamment ces qualitez. Il enferme une substance si précieuse, qu'elle va du pair avec le beaume humain: si subtile, qu'elle passe les Esprits mêmes par sa pénétration, & par son mouvement; & si salutaire, qu'elle porte la santé par tout où elle peut atteindre, si on sçait la dégager, & luy donner une plaine liberté: Et c'est peut-estre, cette terre admirable que ces paroles nous veulent indiquer, *visitate interiora terræ, & invenietis lapidem oc-*

EPISTRE.

cultum prætiosum.

En effet , MONSEIGNEUR , c'est un sel actif , mais bien faisant , & rempli de tant de raretez , que ceux qui ont eu le don d'y penetrer , en sont dans le ravissement.

Ce n'est pas , MONSEIGNEUR , que j'entreprenne icy l'anatomie de ce minéral. J'en diray assés , pour ceux qui sont capables d'entrer dans mes principes , mais je ne divulgueray pas tellement les secrets de ma philosophie , que les faux sçavans de nôtre siècle y puissent mordre , ny les profanes s'en instruire , pour s'en moquer.

Les sciences ont toutes des misteres , qu'il ne faut pas expo-

EPISTRE.

ser à tout le monde. Cét Ouvrage n'est précisément que pour V^ôtre Grandeur, ou pour ceux, à qui le Ciel a donné quelques beaux rayons de la lumiere dont V^ôtre esprit est tout remply.

Mon travail est petit, MON SEIGNEUR, mais il est déjà si fier de l'élevation qu'il se promet de l'honneur de V^ôtre protection, qu'il se croit au dessus de l'envie, & de la censure.

Vous le verrez se servir si utilement du feu pour donner la chasse aux tenebres de l'erreur, & de l'abus, qu'il ouvrira les abysmes de la nature, & arrachera la verité des cachots horribles, où elle a demeurée ensevelie pendant plusieurs siecles.

EPISTRE.

Ne soyez pas surpris, MON-
SEIGNEUR, si elle paroît à
vos pieds si defigurée, & si mal
habillée : ce sont des restes de ses
souffrances, & de ses mauvais
traitemens pendant sa captivi-
té. Que si elle paroît chancellan-
te, cette foiblesse témoigne à
Vôtre Grandeur, qu'elle a be-
soin de son apuy pour la sou-
tenir.

Recevez-là donc, MON-
SEIGNEUR, agreablement,
& par un acueil favorable,
donnez luy l'éclat & le brillant,
qu'elle ne sçauroit trouver ail-
leur si avantageusement que
chez Vous.

La verité sort aujourd'huy
toute nue de la terre. Que Vôtre

ÉPISTRE.

justice toute celeste jette sur elle
ses regards les plus doux & les
plus benins ; Que par V^ôtre mi-
nistere , la verité & la justice
s'entrebaisent si librement, qu'il
ne puisse naître de leurs amours
que la paix , qui est la mere des
arts & des sciances. Ce sont les
vœux de l'Autheur , & les seu-
les faveurs qu'attend de la
Grandeur de V^ôtre ame , au-
tant que de celle de V^ôtre
Charge.

MONSIEUR,

V^ôtre tres-humble , & tres-
obeissant serviteur ,

M. H Y A R.



AU LECTEUR.

LEcteur ne t'amuse pas à croire, que ce soit dans le deffain d'aquerir le nom d'Auth eur, que je donne au public ce petit Ouvrage, je ſçay qu'il n'y en a que trop, & que ce feroit rendre un bon office aux curicux, d'en diminuer le nombre, puisqu'ils ne ſervent ſouvent qu'à charger la memoire de beaucoup de termes & de phraſes pour ſignifier une même choſe, qui (ô malheur) n'eſt pas le plus ſouvent veritable. Je mépri-

AV LECTEUR.

se cette ambition comme la chose du monde la plus veine, & suis trop satisfait de te divertir une demi heure, en t'apprenant une verité que tu ne sçavois peut estre pas. N'attāds pas de moy la politesse du langage, ny les termes à la mode dont on se pique au iourd'huy. Je ne te promés que le mouvement naturel de certains corps, à qui la plus part des Philosophes n'en accorde point. Tu connoistras le chemin que ces corps tiennent dans leur routes, & dans leurs marches, & l'assurance avec laquelle tu les verras arriver à leur terme, t'obligera de leur accorder, & la connoissance

AV LECTEUR.

& la vie. Mais tu feras bien plus contant, si après une si courte lecture, tu peu'expliquer les effets qu'on attribüe aux qualités occultes, aux sympathies & aux antipathies. Tu as de l'esprit prends courage, tu le feras facilement. Que si tu y trouve des difficultés qu'un entretien si court ne me permet pas d'aplanir, ne te rebute point, medite & persevere opiniâtement, *Dij vendunt sudoribus artes.*

ADIEU.

et le vice. Mais le français
 plus constant, il après une si
 longue lecture, en peu expli-
 quer les effets qu'on attribue
 aux pratiques occultes, aux
 sympathies & aux anti-
 pathies. Tu as de l'esprit, grands
 courage, tu le feras facile-
 ment. Que l'on trouve des
 difficultés dans un art, c'est
 ce que ne me parait pas d'a-
 planir, me te rebute point me-
 l'art & persévère opiniâtre-
 ment. Dis-moi, si tu as
 quelque chose de plus à dire
 sur ce sujet, je t'en prie, dis-
 le-moi.

Legant prius & postea despiciant, ne videantur non ex judicio, sed ex odij præsumptione ignorata damnare. Hyeronimus in prolog. Isa.



DISCOURS

DU VITRIOL.

LE Vitriol est un sel, qui parmy la diversité des substances qu'il renferme dans sa composition, en fournit une dont la façon d'agir n'est pas moins surprenante que sa nature inconnue. Les plus grands hommes des siècles

passiez semblent non seulement avoir ignoré l'un & l'autre, mais encore avoir dormy sur cette matiere, & absolument negligé de s'en instruire. Nos modernes y ont travaillé avec beaucoup d'application, mais avec un si petit succès, que le public n'en a encore receu aucune utilité. Leurs opinions sont toutes différentes, & si peu établies, qu'on peut dire qu'ils en sont demeuré aux termes de la simple conjecture, & bien loin de la science, & de la demonstration.

Si est-ce pourtant que, de l'éclaircissement de cette matiere, depend l'explication

d'une infinité d'autres merveilles, qui procedans d'un principe purement naturel, sont attribués par nôtre ignorance aux Demons, en vertu d'un pacte exprés ou tacite, sans prendre garde, que nous semblons taxer la puissance du Pere Eternel, en même temps que nous voulons qu'il n'ait pû attacher qu'à la nature des Esprits, ce qu'il a par sa liberalité infinie accordé aux substances materielles.

Je dis donc que le Vitriol, parmy les diverses substances, que les artistes y ont remarqué, contient une substance impeceptible à nos

sens, spirituelle, balsamique & incorruptible, tout a fait semblable à la substance balsamique du corps humain, & peut estre même, que je ne me tromperois pas, quand j'avancerois qu'elle a ses mêmes propriétés, mais en un degré beaucoup plus eminent.

Cette admirable substance faisant sans doute, la plus noble partie du Vitriol, & y étant renfermée, comme dans un lieu qui luy est convenable, ne s'en détache pas facilement, mais y demeure avec assés d'opiniâtreté, pendant que le Vitriol est dans son état naturel, sans alteration. Et pour en faire le détachement,

le Vitriol a besoin de deux préparations.

La premiere est sa depuration, c'est à dire, la separation de toutes les choses étrangères qui sont confuses avec luy, & qui ne sont pas requises à sa composition. Cette depuration, loin de causer sa destruction, au contraire le met en christaux plus purs, plus diaphanes & plus beaux, qu'ils n'étoient auparavant. Elle consiste en solution du Vitriol dans un manstreuë approprié, en digestion tie de l'espace de dix ou douze jours, en filtration & coagulation sans violence de feu.

La seconde preparation

consiste en l'évaporation d'une substance phlegmatique & aqueuse, dont la separation étant contraire à la nature du Vitriol, qui tirant son origine de l'eau, s'entretient & se nourrit d'icelle, luy fait perdre son poid, sa couleur & sa diaphaneité, desunit ses parties, & ouvre son corps sensiblement, le reduisant en forme de chaux, auquel état le Vitriol se fait sentir avec un goux aigre doux, laissant apres soy une legere astriction.

Cette separation ne doit pas estre faite indifferamment: il faut que ce soit avec un feu égal & moderé, non de charbon ny de flamme,

mais plutôt de feu du soleil, qui n'est autre chose que sa lumiere. Car si vous vous serviez du charbon ou de la flamme, il seroit à craindre que les exalaisons & fumées ny mellassent quelque'impuretés. Et quand vous employiez des vaisseaux convenables pour l'en garantir, il seroit toujours dangereux que le feu, dont on n'est pas bien maître, venant à s'augmenter n'élevât avec la substance aqueuse, une partie de la substance admirable, que nous y voulons conserver, ou que par ce feu un peu violent, le Vitriol se condensant en pierre, faute d'ouverture, les

esprits ny fussent comme emprisonnés.

Il reste maintenant à faire voir, cōme cēt esprit balsamique se separe, pour se joindre à la playe, quoyque souvent bien éloignée; de quelle façon il produit son effet, & pourquoy il ne le produiroit pas, si tout le corps du Vitriol étoit apliqué immédiatement sur la playe.

C'est icy, Messieurs, que je vous prie de remarquer attentivement quelques principes que je vous expose, de la verité desquels, il ne faut pas douter.

Premierement que toutes les creatures ont leurs desti-

nées, attachées, chacune a chaque espece, qui enferment leur commencement, leur augment, leur état & leur declinaison: de telle sorte que, quand bien les creatures ne recevroient aucune violence des causes externes, elles ne laisseroient pas de passer par degré du commencement à leur perfection, & de cet état à la declinaison, c'est à dire, de leur vie à leur mort. Elles ne font aucune resistance à ce passage, mais elles font leur courses naturellement, & de telle façon qu'on peut dire, qu'elles sont aussi satisfaites dans leur declinaison que dans les autres temps de leur durée.

Secondement que toutes les creatures souhaitent de durer, autant de temps qu'il a plû au Createur d'en attacher à leur destinée, & qu'elles agissent en s'unissant & s'aprochant des lieux & des choses, qui les peuvent conserver aussi bien qu'en s'éloignant & se desunissant des choses, & des lieux qui les peuvent affoiblir ou détruire. Les unes le font plus sensiblement, & les autres moins sensiblement, conformément au pouvoir que Dieu a prescrit à chaque espece.

Tiercement qu'il s'ensuit de ce second principe, qu'il y a dans chaque creature, une
image

image ou idée, de ce qui leur est convenable & amical pour s'y joindre, de même que, de ce qui leur est disconvenable & nuisible pour s'en éloigner. Cette idée suppose nécessairement une puissance fantastique, & imaginative : & cette puissance imaginative, nous indique un principe vital, d'où il est facile à conclure, que toutes les creatures sont vivantes, & que leur vies sont plus ou moins éminantes, selon la differante nature des especes.

Vous voyez donc, Messieurs, que les corps elementaires, aussi bien que les mixtes, les sublunaires & les

celestes sont tous vivants, & qu'il y a autant d'ames différentes en espece, qu'il y a de différentes especes de creatures, *Regem cui omnia vivunt venite Adoremus*, Et je m'étonne que parmy tant de grands Personnages, qui ont paru si élevés dans tant d'Ouvrages qu'ils ont donné à la posterité, il y en ait eu si peu qui ayent fait cette remarque, & qui ayent goutté cette doctrine tres curieuse, tres-importante, & tres-veritable: puisque c'est par elle seule qu'on explique parfaitement les effets que les ignorans attribuent aux Demons, ou aux qualitez occultes, &

qu'on ne trouve plus d'ambarras parmy les sympathies, & les antipathies, qui ont fait & font encore suer vainement presque tous les Philosophes.

Ces principes supposez : nous allons voir agir nôtre poudre, d'une façon bien nette, & bien claire ; & qui bien loin de paroître un effet du Demon (comme tant de gens l'ont voulu croire) ne vous paroîtra qu'un effet ordinaire de la nature.

Le sâg, corps fluide, fabriqué dans le foye, du chyle succé par les veines du mesantere, & depuré, selon mon opinion, dans le cœur, pour servir de nourriture à tout le corps, ne

doit pas estre considéré comme un corps mort & inanimé: il est vivant d'une vie propre & particuliere, à la façon des autres creatures; & sa vie ne nous est pas seulement connue, par les principes que j'ay établis, mais elle nous est absolument persuadée, & confirmée par l'autorité de l'Ecriture Ste. *anima carnis est in sanguine.*

Le sang étant donc animé à sa façon, & convenablement à sa nature, renferme en soy un esprit balsamique, incorruptible & vital, qui est la quintessance du corps, & le tresor de l'animal, comme ont tres-bien connu les Philoso-

phes artistes, dans l'anatomie qu'ils en ont fait par le feu.

Or il s'ensuit, que toutes les fois, que le sang sort du corps par la violence qu'on fait à ses vaisseaux, il en sort vivant accompagné de l'esprit balsamique qui habite en luy. Pour lors le sang extravasé & poussé hors de son lieu propre, contre sa nature & son inclination, est en proye aux causes externes, & ne recevant plus de secours des veines, qui seules le pouroient garantir ; il passe à la putrefaction, & à la dissolution. Je ne veu pas dire qu'il coure à sa perte, & à sa ruine de luy même, car il souhaite sa conservation; mais

il y est déterminé par le lieu où il se trouve qui luy est disconvenable, & par les causes qui l'entourent, dont les actions où la présence luy font de la violence.

Examinons maintenant ce qui se passe dans le sang en cet état.

Le sang par sa philautie, ou amour propre, à la façon du reste des creatures exige de durer, & de se conserver autant de temps qu'il y en a d'annexé à sa destinée, & pour cet effet n'obmet rien de son côté, pour rendre invalide la violence qui luy est faite, tant par le lieu, que par les agents extrinseques qui l'enviro-

nent, & comme il arrive ordinairement que dans toute sorte de combats, le plus foible cede au plus fort, le sang ayant trop peu de resistance pour s'opposer à ses ennemis, passe insensiblement à sa decomposition, & enfin se pourrit & se dissout.

Pour lors, comme l'esprit balsamique, qui habite dans le sang est subtil, spirituel, incorruptible & vital, il abandonne le sang, qui devient cadavereux; & pour se maintenir plus convenablement, selon son exigence naturelle, prend la fuite autant qu'il le peut faire, par le chemin qu'il s' imagine le plus commode;

cherche son lieu naturel ; il le trouve , & pour se mettre à couvert des injures externes, il s'y presente , & se joint de-rechef , par la playe d'où il étoit fortý, aux autres esprits qui sont dans le corps , afin de resister plus puissamment, & de se conserver plus parfaitement. *Est enim virtus unita fortior quam seipsa dispersa.*

Il ne sert de rien d'objecter que cét esprit rentre dans le corps par hasard en s'exalant, il est certain qu'il y rentre avec connoissance du chemin, du corps & de la playe , puis qu'il n'entre point dans la blessure de Jean situé en même lieu , si le sang est fortý

du corps de pierre.

Je ne dis pas que cét esprit retourne dans la playe distante de cent lieües ; je ne l'ay pas expérimenté de si loin : Je ne pretend pourtant pas limiter son voyage : mais je crois qu'on peut dire vray semblablement, que dans une trop longue course , cét esprit pourroit trouver des agents qui romproient son dessein, ou l'arresteroient en chemin. Je dis cecy par présomption seulement, car je n'ay ny connoissance, ny experiance de quoyque ce soit, qui puisse produire cét effet. Je ne puis aussi rien alleguer de solide, pour empescher de croire que

cela ne puisse arriver.

Pour le sang, dont l'esprit, se separe, pour retourner à la playe, quoy qu'il ne fasse pas un semblable mouvement, il ne s'ensuit pas qu'on puisse dire, qu'il est privé de vie, qu'il n'a point d'imagination, n'y d'amour propre : car son corps crasseux, pesant & terrestre ne luy laisse pas la puissance de se mouvoir, comme à un corps volatil. J'ajoute à cela, que le Createur n'a pas accordé à toute sorte de creatures une égale vertu de se mouvoir. Cela n'estoit pas necessaire à la beauté de l'Univers. Que si vous voulez sçavoir, pourquoy Dieu a li-

mité & diversifié dans ses limites, l'action des choses créées, vous passerez au delà des bornes de la penetration que Dieu nous a prescrit. Il n'entend pas que nous allions fouiller dans ses secrets, *nec est invenire magnalia Dei*; Ce feroit estre fol & insensé, de vouloir penetrer si avant. *Nec sapientis est alius velle sapere.* Il n'est pas dans l'obligation de nous en rendre conte, *nec aliquis habet libertatem dicendi Deo, cur ita facis?* Contenons nous des choses d'icy bas, nous n'y avons que trop de besogne: *Qui super terram habitant, quæ sunt super terram solummodo intelligere possunt.*

Il nous reste presentement à faire voir, quel est le nœud du celebre mariage de l'esprit balsamique du Vitriol, & de l'esprit balsamique du sang: apres nous les conduirons tous deux, unis d'une amitié inviolable, par des voyes courtes & connuës, jusque dans leur lit nuptial, qui est la playe: puis vous verrez avec étonnement le fruit miraculeux d'une si surprenante copulation, qui fera la cure admirable du blessé.

Pour achever ce petit travail, prenez du sang de la playe, la plus grande quantité que vous pourrez: quand vous prendrez tout celuy qui

fortira sans effort, s'il est possible, la chose reüssira mieux; comme aussi, si la playe est bien recente, & que personne n'y ait encore appliqué rien, l'effet succedera avec plus de promptitude, & avec plus d'assurance. Iettez parmy ce sang, vôtre poudre sympathique regulierement preparée, avec la methode que j'ay enseigné cy-devant. Il n'y a point d'autre proportion à garder, sinon que vous n'erez jamais par le trop, & vous pouvez estre frustré de vôtre attente, par le trop peu. Cela fait, vous pouvez conserver ce sang melle avec la poudre, dans la poche, ou en

quel autre lieu temperé qu'il vous plaira , pourveu que vous évitiez les excès des premieres qualités. Cependant tenez l'organe blessé dans le repos, apres avoir uny les extremités de la playe, tellement qu'elles se touchent l'une l'autre, comme si elles étoient dans leur situation ordinaire ; & pour préserver la playe contre les injures externes, apliquez par dessus de la toile de chanvre, blanche, usée & bien nette, & vous ne tarderez pas long-temps à voir les effets de cette incroyable sympathie.

Mais disons deux mots, de la maniere d'agir de cete poudre.

Remarquez 1. avec soin, que le Vitriol préparé, a en quelque façon sa nature renversée, & comme demy destruite, & que partant, l'esprit balsamique caché dans le Vitriol restant de la violence: car quoy que cét esprit exige le Vitriol, comme un domicile requis à sa conservation, il le souhaite pourtant dans son état naturel tant seulement. Or le Vitriol apres sa calcination est fort éloigné de son état naturel, & par consequent l'esprit balsamique l'abandonne avec d'autant plus de facilité, qu'il est moins propre à sa conservation, & par là, il arrive qu'à la premie-

re occasion cét esprit suscité & déterminé, par la presance d'une substance qui luy est convenante & familiere, il quitte le lieu de son habitatiou ordinaire, il s'associe, il s'unit, & suit la pante & l'inclination de la substance étrangere qui la suscite.

Remarquez 2. que, le sang étant semblablement hors de ses vaisseaux, il souffre aussi de la violence, & petit   petit, s'acheminant   la pourriture, l'esprit balsamique abandonne le sang, son domicile ordinaire, comme peu propre   sa conservation, & parce qu'il n'abandonne le sang pour autre raison, que parce

qu'il exige sa conservation, il court aux lieux, & s'unit aux corps avec lesquels, il l'a peut obtenir plus facilement; d'où il faut inferer que cét esprit va necessairement par la playe d'où il est fortý, dans le corps de la personne blessée.

Remarquez 3. que dès le moment que le Vitriol deuëment préparé est melleé avec le sang : en même temps, l'esprit balsamique du Vitriol, & l'esprit balsamique du sang, ayant contracté amitié, s'unissent si parfaitement qu'on n'en peut, presque plus, esperer la separation.

Remarquez 4. que ces deux esprits étans comme absor-

bez dans leur amour propre, ne s'unissent de cette façon, que parce qu'ils sont en tout semblables, en substance, en propriété, en volatilité, en spiritualité & incorruptibilité.

Remarquez 5. qu'enfin l'esprit balsamique du Vitriol suit la pante de l'esprit balsamique du sang, & non au contraire, comme si celuy-là, étoit un fils obeïssant; & celuy-cy, un pere qui commande. La raison est, que l'esprit balsamique du Vitriol étant chancelant dans son domicile demy detruit, ne se peut determiner de soy-même pour aucun lieu, & il arrive de là

qu'il est facilement déterminé
& conduit par l'esprit du sang.

Remarquez 6. que l'un & l'autre esprit s'en vont ensemble tout droit à la playe, ou étans parvenu, ils corroborent & vivifient si notablement la partie blessée par la presence de la nature balsamique enlevée du Vitriol, que la faculté de l'organe blessé en ayant conçu de la joye, & en étant toute recreée, recommence son ouvrage, que le dépit de son organe blessé luy avoit fait abandonner, repare le temps qu'elle avoit perdu pendant son dépit, engendre une nouvelle chaire tranquillement, pacifique-

ment, sans pourriture, sans inflammation, sans superfluité, & sans autre symptome, & enfin rétablit la santé perdue dans la partie malade, *citò*, *tutò*, & *jucundè*, pourveu que l'artiste ait bien fait son devoir.

Remarquez 7. que ces esprits balsamiques ne trouvent aucuns obstacles, ny par les murailles, ny par les montagnes, non plus que par les pluyes, vents, ny autres qualitez connuës dont l'air est pour l'ordinaire alteré.

Remarquez 8. que ces esprits ne sont pas vagues en l'air d'une impetuosité accidentaire, & qu'ils ne sont pas

porté deçà ou delà par un mouvement occasionel de leur legereté, mais au contraire, ils font leur courses sçavans & instruits par leur imagination. Ils ne s'égarent point dans leur route, ils marchent bien determinez à la playe, d'où ils sont sortis, parce qu'ils ont plus d'affinité & de familiarité avec elle.

Remarquez 9. que si vous conservez le sang avec la poudre sympathique, dans un lieu plus chaud, ou plus froid, qu'il n'est raisonnable, en même temps, les qualitez excedantes de ce lieu se font sentir avec douleur dans la partie blessée.

Remarquez enfin , que la poudre sympathique ne se doit pas appliquer sur la playe immédiatement. Parce que, pendant que l'esprit balsamique habite dans le corps Viriologique, il est toujours conjoint avec le sel fixe de Gologotar, qui est assés penetrant & mordant, & lors qu'il est réduit de puissance en acte, à l'occasion de la chaleur de la playe, il donne des preuves de sa mordacité avec douleur.

FIN.

Q Voy que les principes, qui nous decouvrent la vie de toutes choses dans le monde, n'ayent pas besoin de preuves, parce qu'ils sont tres-clairs, & paroissent vrayes d'eux-mêmes : J'ay neantmoins crû, que le Lecteur preoccupé d'une doctrine opposée, authorisée par la pluralité de voix, & par la prescription de plusieurs siècles, seroit bien aise de voir la confirmation de cette nouvelle doctrine par quelques experiences familiares & curieuses. Je le pourrois entretenir d'un tres-grand nombre, mais la crainte de

l'ennuyer par un trop long
recit d'experiences peu connues
que l'art chymique nous fait
voir, me fait resoudre à n'en
produire que tres-peu, qui
comme j'espere, ne déplairont
pas aux curieux. Ces expe-
riances seront en forme de
Dialogue, parce que j'ay crû
que cette maniere d'écrire,
étant moins embarrassée, se-
roit aussi plus claire & plus
commode.

PETIT



PETIT RECIT

DE QUELQUES EXPERIENCES en Dialogüe.

D. **V**OUS me feriez plaisir de me rapporter des Experiences des mouvemens que les corps font, soit en s'éloignant de ce qui leur peut nuire, soit en s'approchant de ce qui contribue à leur conservation, conformément à la doctrine de votre second principe pag. 10. &c.

M. Il n'est pas difficile de

satisfaire à vôtre curiosité. Les corps simples & elementaires, les mixtes naturels, & les corps qui doivent leur composition à l'artifice des hommes, aussi bien que les animaux, nous en fournissent un tres-grand nombre.

Premierement l'eau & l'air, parmy les corps simples en donnent des preuves évidantes : puisque, quel melange que vous en puissiez faire dans une bouteille bien bouchée (quand vous vous occuperiez mille ans à les confondre) par une forte & continuelle agitation, ils ne laissent pas dans le premier moment de leur repos, de se

ſeparer avec tant de promptitude, que l'œil en eſt ſurpris. Il ne ſert de rien d'alléguer que cette prompte ſeparation, n'a point d'autres cauſes que la gravité de l'eau, & la legereté de l'air ; car quoy que j'accorde que ces qualités ſuffiſent pour cette action, il ne les faut pourtant conſiderer dans ces deux elemens, que comme les inſtrumens propres à faire les mouvemens neceſſaires pour leur conſervation.

Secondement. Parmy les mixtes, vous pouvez remarquer l'eſprit de vin bien rectifié & ſeparé de ſon phlegme ; il eſt ſi antipathique

avec l'huile, que si vous laissez tomber une goutte d'huile dans un vaisseau remply de cét esprit, quand même il auroit dix aunes de hauteur, & au delà sans nombre, à peine la verriez vous à la superficie du vaisseau, que vous l'appercevriez au fonds, sans que l'œil, pour fine que la veuë soit, la voye passer par le milieu : & en cela vous devez remarquer que cette action si subite, ne peut estre attribuée à la gravité de l'huile, comparée à la legereté de l'esprit de vin, puisque l'air plus leger, & plus subtil que cét esprit n'empesche pas qu'on ne

voye passer l'huile sensiblement dans sa cheute. Or il est donc juste de croire qu'il y a une plus puissante cause de ce mouvement , que la gravité de l'un , & la legere-té de l'autre , qui ne peut estre autre chose que la philautie , ou l'amour propre , que le Createur a imprimé à chaque creature , lequel amour inspire à toutes les choses leur conservation , qu'elles ne peuvent obtenir qu'en s'unissant aux estres de même nature , & en se separant des estres de différente nature. Et comme cette phylautie seroit inutile aux creatures , s'il n'y avoit

en elles une idée du convenable, de même qu'une idée du disconvenable: pourquoy faudra-t'il donc douter des vies de toutes choses, puisque cette idée suppose une imagination, & que l'imagination ne peut estre que la faculté d'un principe vital?

D. Vous dites que l'air est plus leger, & plus subtil que l'esprit de vin. Cependant jusqu'icy j'avois crû le contraire, d'autant plus facilement que les mixtes me semblent composés de quatre elements soit formellement, soit virtuellement. Or chaque element dans la dissolution, se doit separer des autres, &

dans cette separation, la partie ignée doit estre la plus subtile & la plus legere. Donc dans la dissolution du vin, l'esprit n'est autre chose que la partie ignée, veu que cét esprit conçoit d'abord la flamme, & y étant couverty, s'envole sans laisser aucune residance.

M. Vous étiez dans des erreurs bien grandes, à ce que je vois, & pour vous en desabuser, considerez. Que l'esprit de vin paroît à nos sens, & que l'air n'y paroît pas. Secondement. Que l'esprit de vin étant versé par terre, occupe le lieu inferieur, &

l'air le superieur ; d'où il faut conclure que l'esprit de vin est plus materiel , plus grossier , & plus pesant que l'air. Troisièmement. Il est faux qu'il y ait quatre elements , & on ne les sçauroit prouver , qu'en alleguant pour raison , le caprice d'Aristote , qui de sa plaine authorité , a ordonné que le feu seroit le quatrième , & luy a assigné pour son lieu propre l'espace spherique , qui est entre l'air & le concave de la Lune , comme si la nature étoit obligée de luy obeïr , comme à son supreme Legislatteur. Quatrièmement. Quand il consteroit

qu'il y a quatre Elemens , il me resteroit touûjours à dire, qu'ils n'entrent pas pour le moins tous quatre , dans la composition des mixtes; car le feu n'auroit aucune part à cette mixtion , puisqu'il conste par un nombre innombrable d'experiances , qu'il en est le destru&teur. L'Escriture n'affoiblit pas ces experiances , quand elle nous apprend que Dieu se servira du feu , pour détruire enfin , & consumer tout l'Univers. Cinquièmement , puis que le feu ne peut estre la portion d'aucun mixte , il n'en faut jamais attendre de leur dissolution. Sixieme-

ment , quoy que l'esprit de vin conçoive si facilement la flamme , il n'y a pas lieu d'inferer que l'esprit de vin soit la partie ignée du vin, puisqu'il n'y entre point de feu dans la composition du vin , non plus que dans les autres mixtes. Septièmement , que l'esprit de vin n'est rien que le soufre volatil du vin , qui dans sa sublimation a emporté une partie du sel volatil du même vin , d'avec lequel il ne peut estre séparé que difficilement : ce qui est assés clair de luy même aux bons artistes , qui sçavent que le sel est l'objet du goût , &

& le soufre , l'objet de l'odorât , aussi bien que le principe radical de l'inflammabilité. Et ce n'est pas merveille , qu'ayant conçu la flamme , il ne laisse apres soy aucune residance , puisque le soufre , & le sel dont il est composé , sont tous deux volatils , & s'envolent à la moindre chaleur.

D. Ce que vous venez de dire , m'éclaircit assés de la nature de l'esprit de vin , mais ie suis impatient de sçavoir quelqu'autres experiances de tant que vous en pourriez fournir.

M. Je reprend donc mon premier dessein , & pour ne

vous laisser aucun doute, sur la doctrine que j'ay étably, j'acheveray de vous la confirmer en rapportant autant d'exemples qu'il vous plaira.

Vous avez veu, sans doute, preparer le Christal mineral, chez quelque Pharmacien. C'est une preparation assés commune, & assés facile.

On met vn creuset entre des charbons ardants, dans lequel on fait fondre du salpetre bien raffiné. On jette sur ce salpetre fondu, du soufre bien pulverisé en petite quantité, & à diverses reprises, ou pour mieux fai-

re , des fleurs de soufre ; en même temps ce soufre s'enflamme , & brûle jusqu'à sa totale consommation. Cependant le salpêtre demeure au fonds du creuset sans se bouger , & sans s'enflammer. La merveille de cette operation consiste en ce que le salpêtre , dont la nature est assés fugitive , n'ose ny s'enflammer , ny s'enfuir , de crainte de se meller dans sa fuite avec le soufre enflammé , parce que le soufre étant extrêmement antipathique avec le salpêtre , ce mélange tiendrait l'un & l'autre , dans un état violent à leur nature , & cet

état violent étant un acheminement à leur ruine, chacun pour se conserver, évite autant qu'il peut cette confusion.

D. Cette experiance est en effet commune & facile, & la réflexion que vous y faites est curieuse. Je croy neantmoins que si on y jettoit trop souvent du soufre, que, insensiblement, il ne s'y trouveroit plus de salpêtre.

M. C'est en quoy vous vous trompez, & bien loin de le consumer dans la fuite, vous le rendrez plus opiniâtre. Il est facile de l'experimenter. L'operation ne vous oblige pas à des gran-

des dépenses : Car si vous continuez d'y jeter des fleurs de soufre pendant long-temps , vôtre salpêtre demeurera toujours en fusion sans se diminuer que de la portion qui aura pénétré dans le corps spongieux du creuset , & de la partie sulphureuse du salpêtre , qui s'étant jointe au soufre étranger , à cause de la convenance de leur nature , s'est dissipé avec luy : c'est la raison pour laquelle le salpêtre s'envole plus difficilement sur la fin de l'opération qu'au commencement , veu que son soufre sembloit le devoir obliger à le suivre.

D. Je ne doute pas de la vérité de cette experiance : mais je ne suis pas bien convaincu que le salpêtre demeure opiniâtre au fonds du creuset, par la crainte du soufre son ennemy.

M. Vous vous éclaircirez vous même assés facilement, sans que je m'en melle, si au lieu de jeter du soufre sur vôtre salpêtre, vous y jettez un charbon ardent, un fer chaud, ou quelque autre corps que ce soit, à la réserve du soufre ; car en même temps le salpêtre réduit en fumée avec très-peu, ou point de flamme, s'enfuira faisant un grand

bruit, & le creuset se trouvera absolument vuide. Dites moy si apres cela, il y a lieu de douter de leur antipathie, & si la conservation du salpêtre, dans le premier cas, peut avoir autre cause, que l'idée de la disconvenance du soufre.

La poudre à canon nous découvre l'antipathie du salpêtre & du soufre, avec bien plus d'étonnement que la preparation du Christal mineral. Comme cette poudre n'est qu'un assemblage artificiel du salpêtre, & du soufre avec un peu de charbon bien pulverisé, & bien dextrement confondu. En

même temps que le soufre de ces petits grains de poudre est réduit en acte , par la presance du soulfre enflammé d'une pierre à feu , le salpêtre se trouvant dispersé & confondu parmy le soufre & le charbon , & ne pouvant se reünir facilement pour éviter la violence qui luy est faite par le soufre , cherche à se separer d'une vitesse incroyable , & ne le pouvant que par la bouche du canon , qui ne s'oppose pas à sa sortie , prend cette route confusement avec le soufre , qui de son côté étant dans la même peine , est obligé de sortir en l'ac-

compagnant , & en cét état font à qui sera plutôt dehors, d'une precipitation inconcevable , poussant par violence tout ce qui retarde leur separation.

Il est facile de vous rapporter une infinité d'autres experiances , qui ne vous obligent pas moins à croire la doctrine que je vous ay débité , que les precedantes.

Le froid s'unit au froid facilement , & le feu au feu. Ceux qui se brûlent la main, par exemple , l'experimantent tous les iours , & reconnoissent que s'ils approchent la partie brûlée du feu immediatement , sur

tout apres l'avoir humectée de salive , ou d'eau de vie riede : leur douleur passe dans peu de temps : & au contraire , s'ils sont assés imprudents pour l'exposer au froid , ou dans l'eau , ils ressentent la douleur plus vivement qu'auparavant , & la ressentent même plusieurs jours. La raison de cela ne peut estre prise d'ailleurs que de la philautie des creatures , qui se veüillent conserver , & ne le peuvent mieux faire , qu'en s'éloignant de ce qui leur est nuisible , & en s'approchant de ce qui leur est convenable. Or le feu introduit dans la main

du patient se joint à un plus grand feu , qu'il reconnoît comme convenable à sa nature , afin de se maintenir par cette union : & de cette façon il abandonne la partie brûlée , comme une chose disconvenante , à cause des facultés qui se soulèvent contre luy pour le détruire , & pour le perdre. Que si au contraire , au lieu de l'approcher du feu, vous l'exposez à l'air froid : le feu introduit dans la partie brûlée, reconnoissant la presence du froid son ennemy , s'en veut éloigner, & pour cela se concentre, & occupe les parties profondes : Delà vient que la dou-

leur redouble , & qu'il faut plus de soing , & de temps pour l'evoquer qu'au commencement , qu'il n'occupoit que la superficie. Pour l'humectation faite avec la salive ou l'eau de vie tiede , elle n'y sert que pour humecter la peau , & par là , faciliter son extension , & l'ouverture des pores , au travers desquels les particules ignées doivent passer en sortant.

Ceux qui habitent les pais Septentrionaux : nous fournissent une autre experience digne d'estre notée. Les membres morfondus de ceux qui ne se precautionnent pas assés contre l'extre-

me rigueur du froid, s'enflamment, & non seulement guairissent difficilement, mais même se gangrennent assés souvent, lors qu'ils les exposent au feu immédiatement, & ceux qui sont assés avisés pour les frotter de neige, pendant quelque temps, guairissent pour l'ordinaire sans danger, & en moins de temps.

Sans aller si loin, nous remarquons quelque chose de semblable en ces Païs. Les enfans, qui par divertissement manient de la neige, sentent un grand froid au commencement : mais s'ils continuent cét exercice

plus long-temps, leurs mains s'échauffent, comme s'ils avoient demeuré tout le jour, auprès d'un grand feu.

Vous voyez clairement que cela vient de l'union qui se fait du froid, qui vous ayant faisy au commencement, vous abandonne enfin, pour se joindre à un plus grand froid, dans le dessein de s'y mieux conserver. Que si au lieu de continuer à manier de la neige, vous approchez vos mains du feu, n'est-il pas vray que vous santez pour l'ordinaire une vive douleur, qu'il faut attribuer à la concentration du froid, qui fuit la presen-
ce du

ce du feu son ennemy.

L'aymant, dont l'attraction du fer , est aussi connue de tout le monde, que la cause de son attraction inconnue, ne vous doit plus surprendre dans son operation : puisque vous estes instruis presamment du principe , qui fait marcher & voler les corps sans pieds , & sans aisles. Il suffit à l'aimant de posseder un esprit de même nature , & de même espece que l'esprit du fer. C'est assez que ces deux corps soient en presence , pour se connoître , & il ne faut que cette connoissance pour obliger l'un à courir , & l'autre à recevoir.

D. Vous me faites naître une grande difficulté en parlant de l'aimant, & quoyque jusqu'icy vous ayez dit beaucoup de choses pour m'instruire de vôtre doctrine, il ne me sera pas inutile de vous étandre un peu davantage. Ma difficulté consiste à sçavoir d'où vient que l'aimant & le fer possédans tous deux un esprit de même espece, à raison duquel il y a une si grande amitié l'un pour l'autre: le fer cependant court à l'aimant, plutôt que l'aimant au fer.

M. Vous me faites plaisir de m'en demander la raison: c'est une difficulté, qu'il est bon d'éclaircir. Escoûtez donc, C'est une chose assez

connuë de tout temps, que le plus fort est toûjours maître du plus foible. Il est vray que l'aimant possède un esprit de même nature, que l'esprit du fer, mais il y en a peu dans le fer : & beaucoup dans l'aimant ; delà vient, que le fer comme le plus foible, court à l'aimant, comme au plus fort : & il arrive pour la même raison , que quand l'aimant est en petite quantité, ou sa vertu bien foible, la disposition se trouvant grande, l'aimant n'attire plus le fer, au contraire le fer attire l'aimant. Cela se voit tous les iours aux aiguilles des quadrans. Si

vous les approchez d'une piece de fer assez grosse, l'aiguille tourne, à mesure que vous faites faire le tour du quadrant à la piece de fer.

D. Comment pouvez-vous connoître que la sympathie de l'aimant avec le fer, provient de la ressemblance de cét esprit.

M. Par l'anatomie de ces deux corps, qui ne se peut faire que par le feu, & la façon n'en est connue qu'aux excellants Artistes. On découvre par cét art, non seulement que cét esprit habite aussi bien dans le fer, que dans l'aimant, quoy qu'en plus grande quantité dans celui cy, & moindre dans ce-

luy-là : mais encore on sçait par le même art , le moyen d'en dépouïller un , pour enrichir l'autre ; & il est certain qu'on augmente la vertu de l'aimant tres-notablement, par le mariage de l'esprit de fer , avec l'esprit de l'aimant.

D. *Ne pourroit-on pas expliquer , dans votre façon de philosopher , l'effet surprenant du scorpion appliqué sur sa piqueure ?*

M. On le peut expliquer tres-commodement , & je crois même qu'on auroit peine à le faire autrement.

Il y a peu de gens qui n'aient ouïy parler du scorpion. On en trouve de plusieurs es-

pees, dont les uns sont plus venimeux, & les autres le sont moins. Outre cela, il est certain que les climats differants, où ils naissent, contribuent beaucoup à la force, ou à la foiblesse de leur venin. Nous experimantons, tous les iours, dans les Païs où ils sont frequants, les effets pernicieux & mortels de leur piqueures. Les femmes, & surtout les filles en sont, pour l'ordinaire, plus dangereusement blessées que les hommes, & les hommes en meurent plus souvent, s'ils sont piqués à jeun, qu'après avoir mangé.

C'est une chose surprenan-

te de voir cét insecte, lequel frapant de sa queue, fait une playe si petite, qu'on a quelquefois de la peine à la distinguer dans son commencement. Il est vray semblable, qu'il laisse dans sa piqueure, tres-peu de son venin. Mais il est d'une si violante activité, qu'il n'y a point de constitutions, qu'il n'attaque: point de temperaments, qu'il n'altere: point de facultez, qu'il ne prosterne: & enfin, il est si redoutable, par les progrès funestes de ses actions mortelles, qu'il n'y a guaire de peste, qu'il ne surpasse, ou qu'il negale.

Avec tout cela, comme il

n'y a point d'espines, qui ne portent quelque chose, pour le plaisir, ou l'utilité de l'homme: nous trouvons, dans ce redoutable animal, la peine & le soulagement, le mal & son remede, la mort & en même temps la vie. Car si vous l'appliquez sur la blessure (chose admirable) dans peu de temps, le patient sent les effets salutaires de cette application convenable: les symptomes redoutables, qui impriment l'image d'une mort prochaine, diminuent sensiblement: & ce venin qui semble indomtable, devient enfin si traitable, que les facultez du blessé rappellants leur

premiere vigueur , rétablissent tout le corps dans son état naturel.

Or remarquez , de grace, que les Medecins & Phyloso- phes ont enfin échoué , dans la recherche qu'ils ont fait de la cause de cet effet. Le plus grand nombre d'entr'eux n'ayant point de plus solide apuy que l'autorité des anciens, ny d'opinion plus saine, que celle que le Vulgaire reconnoît, veut que *les contraires guairissent par leur contraires* , mais en verité, chacun voit , qu'il est contraint d'avoüer que sa science s'épuise vainement dans ce rancontre, & de s'écrier avec *it*

étonnement *non plus ultra.*

Ceux qui prétendent que *les semblables attirent leur semblables*, sont un peu plus supportables, ils approchent beaucoup plus de la vérité; quoy que neantmoins, s'il m'est licite de dire mon sentiment, je crois, que comme les premiers raisonnent fausement, les derniers ne parlent pas juste; puisqu'il n'est pas vray que *les semblables attirent leur semblables*; mais il est vray que *les semblables vont à leur semblables*. Ces deux manieres de parler semblent, en quelque façon, n'avoir qu'un même sens; il est pourtant bien differant, com-

me il paroîtra dans la suite:
 & quand il ne seroit pas diffé-
 rant, i'aurois touûjours raison
 de dire, que la difficulté n'est
 pas moins grande qu'au com-
 mencement. Car il reste à
 sçavoir par quel principe in-
 terne, ou externe, *les sem-*
blables attirent leur semblables
ou les semblables vont à leur
semblables. Il ne faut pas
 beaucoup d'estude pour en
 dire autant qu'eux, la seule
 réflexion peut rendre égale-
 ment sçavant un Païsan, &
 un Phylosophe. Voyons donc
 presantement avec quelle fa-
 cilité, on peut entrer & sortir
 de ce labyrinthe.

Toutes les choses, comme *dit*

j'ay montré en la pag. 10. &c. sont inspirées de se conserver par leur amour propre , & pour obtenir cette conservation plus commodement, s'unissent & s'approchent autant qu'elles peuvent des estres de même nature , qu'elles reconnoissent comme convenables : ou s'éloignent, & se desunissent des estres de différente nature , qu'elles reconnoissent disconvenables : & ainsi elles se conservent mieux par cette union avec les convenables : ou évitent les occasions de perir, par l'éloignement des disconvenables. Ce mouvement paroît manifeste en l'application du

scorpion sur la playe faite par sa piqueure.

Cét insecte introduit une imperceptible portion de son venin dans la playe du patient. Ce venin , quoy que puissant à domter, & à changer mortellement la nature de l'homme, est neantmoins receu dans l'homme, comme dans un país étranger, & parmy des choses disconvenantes & ennemies , telles que sont les facultez de l'ame, & les organes du corps, qui se soulevent pour s'opposer à son pouvoir, & pour le vaincre. Dans cette occasion, si le venin agit contre l'homme, l'homme de son côté n'agit

pas moins contre le venin : & pendant ce combat , le venin du scorpion reçu dans l'homme , n'estant pas moins soigneux de sa conservation, que l'homme de la sienne, se trouve dans un état , où il reçoit de la violence, & pour s'en garantir, il sort du corps pour se rejoindre au venin du scorpion , qui est appliqué sur la playe, qu'il reconnoit comme convenable à sa nature.

D. *Cette explication semble juste: & je reconnois la vérité de votre nouvelle doctrine, dans la facilité qu'elle nous donne de penetrer les choses les plus abstruses, & les plus occultes de la nature. Il ne me reste plus*

rien, pour estre parfaitement instruy, qu'à sçavoir, pourquoy dans l'application du scorpion sur la playe, le venin receu dans l'homme, est plutôt déterminé à quitter le corps de l'homme, pour se joindre au scorpion, que le venin du scorpion, à quitter le corps du scorpion, pour se joindre au venin receu dans le corps de l'homme.

M. Dans peu de mots, vous ferez plainement instruits. Le venin qui est dans le corps de l'homme, est en petite quantité : celuy qui reste, dans le scorpion, est plus copieux. Ainsi vous voyez, qu'à cause que la petite portion a moins de resistance que la grande,

elle est aussi plus exposée à la rage de ses ennemys que la grande : & par consequant, si l'une des deux doit faire un mouvement pour sa conservation, il est raisonnable que ce soit la petite qui aille à la grande. De plus, le venin receu dans l'homme, est dans un domicile disconvenable, & peu propre à sa nature : au contraire, le venin qui reste dans le scorpion, est dans un domicile convenable, naturel, & originaire, où rien ne le ne choque, & rien ne l'altere, & partant rien ne le peut obliger à quitter sa demeure. Par là, il paroît clair & évidant, que le venin receu dans

l'homme est plutôt déterminé à quitter le corps de l'homme, que le venin du scorpion, à quitter le corps du scorpion. Je crois que cela suffit pour vous ôter de peine. Je ne puis rien alleguer davantage, qui ne paroisse superflu.

D. *La chair de vipere, dont l'usage autrefois redouté, est devenu si familier, qu'on la prend aujourd'huy sans horreur, comme on prendroit un beüillon de poulet, n'opere-t'elle pas d'une façon quasi semblable au scorpion appliqué sur sa piqueure?*

M. La chair de vipere peut estre considérée, ou comme remplie d'un sel volatil; ou comme domicile ordinaire

76 *EXPERIANCES.*
d'un grand poison.

Si vous la considerez, comme ramplie d'un sel volatil. Il conste que, ce sel étant amy de la nature de l'homme par son espece, penetrant, dissolvant, detergeant, purifiant & diaphoretique, cette chair peut, en vertu de son sel, desopiler & nettoyer jusque dans la troisiéme region, ou habitude du corps, & en même temps volatiliser les sels étrangers fixez d'une fixation corrosive, entre le derme & l'epiderme, ou sous l'une & l'autre de ces peaux, qui excitent en ces lieux des demãgaisons, gratelles, gales, & autres petits ulceres cutanés

avec puis & sanie , ou sans icelle.

Ce sel est tres-volatil. C'est pourquoy cette chair mise en trochisque, après avoir bouilly, en est depouillée (leur trop grande volatilité ne faisant que tres-peu de resistance à la chaleur qui est requise à l'ebullition) & par là, vous voyez, qu'il est bien mieux de mettre dans la Theriacle la chair sans preparation, que de se servir des trochisques, & c'est peut estre en partie par ce deffaut, que la Theriacle autrefois si fameuse pour ses grands effets, n'a presque aujourdhuy plus de rapport avec ce qu'elle étoit dans sa

naissance.

La volatilité de ce sel vipérien, peut estre miraculeusement augmentée par l'art : & c'est en cét état particulièrement, qu'on y remarque les effets dont j'ay fait mention.

Que si vous considerez la chair de vipere, comme domicile ordinaire d'un grand poison. (C'est en cette qualité qu'il est receu vulgairement dans la Theriacle.) Pour lors cette chair, dépouillée, par l'artifice, de son venin, est bonne contre la peste, les fievres pestilantielles, fievres malignes, fievres pourprées & autres differans venins.

La raison de cecy est prise

(comme j'ay déjà dis si souvent) de la philautie , ou amour propre des creatures, qui souhaitans leur conservation , font les mouvemens necessaires à cette fin , selon qu'elles y sont determinées par la presance de quelques choses qu'elles reconnoissent convenantes ou disconvenantes à leur nature , afin de s'unir à celles là , & de fuir celle-cy.

Que si , par hasard , le venin qui est cause occasionelle des fievres pestilentiellles , ou autres approchantes , a du rapport & ressemblance à la nature du venin viperien , ce venin agité dans le corps de

l'homme, par les facultez qui se soulevent contre luy, se trouvant dans un lieu ennemy, se joint facilement à la chair de vipere, qu'il trouve dans le corps, & qu'il reconnoit, comme domicile propre & convenable à sa conservation, & en s'y joignant abandonne les visceres, où il exerçoit sa rage, & sa tyrannie, au grand soulagement des malades.

Mais lorsque le venin cause occasionelle de telles fievres, n'a point de rapport, ou tres-peu, avec le venin de la vipere, en ce cas, la chair de vipere est fort inutile aux malades, qui n'en recevront non

plus de soulagement, que s'ils n'avoient rien pris. De là vient qu'on en use en vain tres-souvent, parce que la plus part des Medecins l'ordonnent plutôt par la mode, & la coûtume du País, que par connoissance du principe intrinseque de ses actions.

Je finis enfin ce petit ouvrage, que j'aurois pû grossir de mille experiances, mais comme je crois qu'il y en a suffisamment pour se laisser convaincre de la verité de la doctrine que j'y ay debité, je passe les autres sous silence, protestant que si par malheur, il m'est échapé quelque pensée, qui puisse estre interpre-



tée contraire à la Foy Catholique, Apostolique & Romaine, je la desavoüe, & la soumetts avec humilité à la censure de l'Eglise. Je supplie de plus le Lecteur de croire, que si ce petit discours a l'avantage d'estre de son goût, j'en concevray bien de la joye, puisque je n'ay pour but que de luy plaire: & si au contraire, il est assez mal poly, pour estre indigne de son approbation, je ne laisseray pas que d'en estre aise, puisque je profiteray de ses avis, & tâcheray à l'avenir de mieux faire.

FIN.



